

Nicolas Delestre
SIC TRANSIT GLORIA MUNDI
LA MORT DES PAPES
Lyon, Éditions Fage, coll. « Dilaceratio Corporis », 2020, 96 p.

Hans-Jürgen Greif, Université Laval

En 1299 et 1300, dans sa décrétale *Detestande feritatis*, Boniface VIII (au séculier Benedetto Caetani, vers 1230—1303) interdisait une pratique courante à l'époque : pour transporter plus facilement la dépouille d'un homme mort en terre sainte, on démembrait le corps et le faisait bouillir jusqu'à ce que la chair et les tendons soient détachés des os que l'on envoyait par la suite au lieu d'inhumation. Ce qui fut le cas, par exemple, pour saint Louis, dont le cœur se trouve dans une abbaye près de Palerme tandis que le crâne est à Paris. Boniface VIII, qui avait béatifié le roi français en 1297, préférait plutôt l'inhumation du cadavre et l'attente de la décomposition complète. Six ans plus tard, en 1303, un grave différend l'opposait au fils du saint, Philippe IV (« le Bel »). Ce litige a abouti à la célèbre « gifle » du complot ourdi par le roi français et deux cardinaux Colonna, geste par ailleurs invariablement mal rapporté. La conspiration visait à emprisonner le pape qui devait être conduit en France, placé devant un synode de l'Église gallicane, être déclaré hérétique et voué à disparaître dans quelque monastère français. L'attentat d'Anagni a échoué, mais le pape est mort un mois plus tard, possiblement d'une crise cardiaque¹. Quand on ouvrit son tombeau trois cents ans plus tard, les témoins ont décrit un cadavre parfaitement conservé, sauf pour une partie du nez et le bout d'un doigt. On criait au miracle, car on s'attendait au mieux à une horrible momie. Les documents contemporains parlaient de ce pape comme d'un

¹ Voir la première partie de mon ouvrage *Complots à la cour des papes*, Québec, L'instant même, 2016.

homme qui avait voué son âme au diable ; il aurait proféré des incantations païennes et se serait défiguré, voire automutilé dans des accès de démence furieuse. En réalité, sa dépouille ressemblait en tous points aux nombreuses statues qu'il avait fait ériger en son honneur de son vivant. Ce dernier point est important puisqu'il indique, d'une part, combien Boniface VIII était ancré dans la pensée de la fin du Moyen Âge (à ce sujet, voir la lutte entre Grégoire VII et le roi germanique Henri IV). De l'autre, le règne de ce pape établissait déjà la transition du système féodal vers celui de la monarchie absolue, à l'aube de la Renaissance, où l'homme avait relégué Dieu au second rang. Avant Anagni, le Souverain pontife se considérait comme l'autorité suprême de la chrétienté et donc, du monde connu, réunissant en sa personne tant le pouvoir spirituel que séculier. Sans doute, l'attentat d'Anagni a hâté le long « exil babylonien » de la papauté en Avignon, dominée et profondément impliquée pendant des décennies dans la politique française.

Ce retour en arrière me semble nécessaire pour mieux comprendre les mots de Paride de' Grassi, maître de cérémonie de trois papes, dont Jules II et Léon X, cités au début de ce livre de Nicolas Delestre sur le déroulement des cérémonies et le protocole entourant le décès d'un pape. Le lecteur y trouve, pour reprendre les termes utilisés par l'auteur, des exemples « passionnants, étonnants, surprenants » parmi les 264 papes de l'histoire, dont 58 ont connu une « male mort » (36 martyrs, 22 assassinés). Et comme Delestre est expert en thanatopraxie et en thanatoplastie, qu'il enseigne depuis 2018 à la Faculté de médecine légale de l'Université Lyon 1, le lecteur amateur de tout ce qui entoure concrètement la mort et l'embaumement du corps d'un *Pontifex maximus* y trouvera, avec illustrations, une demi-douzaine de « cas particuliers », où le *gore*, l'horreur et le dégoûtant ne manquent pas. (La collection de la maison d'édition ne s'appelle pas pour rien *Dilaceratio corporis* ; elle est dirigée par l'auteur.)

Alexandre VI, le dernier Espagnol sur le trône de saint Pierre, est mort, on s'en souvient, après un festin chez un cardinal. Pour le moment, laissons de côté la ou les

causes, dont un possible empoisonnement. Dans la chaleur intenable d'août 1503 à Rome, sa dépouille, déjà considérable de son vivant, avait gonflé à un point tel qu'elle n'entrait plus dans le cercueil : il fallut frapper le cadavre, pousser, coincer les masses excédentaires, jusqu'à enlever la mitre pour l'accommoder. Quatre siècles plus tard, est employée pour la conservation de Léon XIII († 1903) une technique mixte d'embaumement, où le médecin thanatologue injecta dans la carotide une « solution alcoolique de sublimé corrosif » se propageant dans les vaisseaux de l'organisme. Au décès de son successeur Pie X (1914), on suivit le vœu du pape qui ne souhaitait pas être embaumé. Alors, au lieu de la traditionnelle éviscération et de l'assèchement des tissus, on lui administra du formaldéhyde. Pour sa béatification (il sera canonisé par Pie XII en 1954), on ouvrit son tombeau en 1944, trente ans après sa mort. Là aussi, les témoins ont découvert un corps parfaitement conservé. En utilisant ce procédé, la vieille hantise de la putréfaction était oblitérée, ou aurait dû l'être (j'y reviens brièvement). Rappelons ici que l'homme savait depuis des milliers d'années que la destruction du corps se manifeste trois ou quatre jours après la mort et qu'elle commence dans l'abdomen — d'où l'éviscération et l'assèchement des tissus dans les rites funéraires d'anciennes cultures.

Lui-même spécialiste de l'embaumement, Delestre démontre que la meilleure technique pour conserver un cadavre a été réalisée par un médecin sicilien, Giuseppe Tranchina (1797-1837). Ce dernier introduisait dans la carotide gauche un mélange d'eau ou d'alcool, d'arsenic et d'un colorant bon marché, le cinabre. Sa découverte, en fait une réplique d'anciens procédés égyptiens, lui valut l'ordre de l'Éperon d'Or, attribué par le Saint-Siège (distinction qu'il partage avec Gluck, Mozart, Casanova, Mussolini, entre autres). Depuis, sa méthode est restée pratiquement inchangée². Ainsi,

² Voir le roman de Pierre Samson, *Le mammoth*, Montréal, HélioTropé, 2019, dont il a été question dans cette rubrique, où le traitement du corps de Nikita Zynchuck suit les indications de Tranchina.

dans la nuit du 3 juin 1963, plus de dix litres de liquide ont été injectés dans la dépouille de Jean XXIII. Le corps est toujours exposé dans un cercueil en cristal à la basilique Saint-Pierre.

Personne ne comprend les grossières erreurs commises après la mort de Pie XII, survenue le 9 octobre 1958. Lors d'une conférence de presse, son médecin personnel, assisté d'un obscur embaumeur napolitain, prétendit avoir « utilisé la même combinaison d'huiles et de résines que l'on avait employée pour protéger le corps de Jésus-Christ ». Le tandem avait cru nécessaire de faire deux traitements à cause de la chaleur dans les salles où le corps était exposé, à Castel Gandolfo. Cependant, le médecin et son acolyte avaient cédé devant leur vanité d'expérimenter avec des matériaux supposément utilisés dans l'Antiquité. De plus, ils avaient recouvert le cadavre d'un sac en plastique, supprimant ainsi toute circulation d'air. Lors du transfert de la dépouille à Rome, les médias rapportaient que le corps se décomposait à vue d'œil : « La poitrine du pape finit par exploser en raison de l'accumulation des gaz, le nez et les doigts tombèrent et la peau passa du jaunâtre à un noir sinistre. Telle était la puanteur que plus d'un garde s'évanouit. » De toute évidence, on n'avait pas suivi la recette des ingrédients pour préserver le corps du crucifié pendant trois jours. Ce dernier se serait présenté aux fidèles en charbonnier...

Plus haut, il est rapporté que le cadavre de Pie X a été retrouvé en parfait état, trente ans après sa mort. Mais un quelconque charlatan voulait rendre sa figure plus « vivante » en y passant une couche d'acide qui défigurait le saint en attente au point où il fallut placer un masque d'or sur son visage.

Mais assez de ces horreurs. Dans le dernier chapitre, Delestre nous parle des lieux d'inhumation des papes. Comme on sait, dans l'Antiquité, les cimetières n'étaient pas admis dans l'enceinte des villes. À Rome, on enterrait les morts, célèbres ou fortunés, le long des voies d'accès à l'*Urbs*, comme la via Appia ou la via Ardeatina. Le peuple se contentait des catacombes, comme les premiers chrétiens. Mais à partir de Paul I^{er}

(† 747), les papes (le premier à utiliser ce terme pour désigner le chef de l'Église a été Grégoire VII, en 1081) préféraient se retrouver auprès d'un saint, de préférence martyr et, encore mieux, dans la basilique vaticane. *Tempora mutantur* : entre les XI^e et XV^e siècles, seuls neuf papes ont été enterrés en Italie. D'autres reposent en Allemagne, en France ; ces derniers à ou près d'Avignon.

Pour terminer, un mot sur l'édition. J'avoue avoir rarement recensé un texte aussi truffé de coquilles, d'erreurs grammaticales et factuelles, qui vont de la première page du livre jusqu'au dernier mot de la quatrième de couverture. Bref, il s'agit d'un « travail » éditorial déplorable, laissant le lecteur sur l'impression qu'il s'agit d'une transcription hâtive d'une dictée qui n'a jamais vu de correcteur, automatique ou vivant, et que l'auteur n'a même pas parcouru les épreuves. Que la maison d'édition, connue pour ses livres d'art, ait pu laisser passer ainsi ce petit livre est sans doute dû à la hâte avec laquelle il a été produit. Quant au texte, il aurait gagné à être révisé sérieusement, tant pour la forme que pour le contenu.